

## LETTRE AUX OUVRIERS AMÉRICAINS<sup>61</sup>

Camarades, un bolchevik russe qui a pris part à la Révolution de 1905 et a vécu ensuite de longues années dans votre pays, s'est chargé de vous faire parvenir ma lettre. J'ai accepté d'autant plus volontiers sa proposition que les prolétaires révolutionnaires américains sont appelés, aujourd'hui surtout, à jouer un rôle extrêmement important en tant qu'ennemis intransigeants de l'impérialisme américain, le plus jeune, le plus fort, le dernier à participer au carnage mondial des peuples pour le partage des profits capitalistes. Les milliardaires américains, ces modernes esclavagistes, ont ouvert aujourd'hui une page particulièrement tragique dans l'histoire sanglante de l'impérialisme sanglant en donnant leur consentement, — explicite ou non, formel ou hypocritement dissimulé, peu importe, — à l'intervention armée entreprise par les brutes anglo-japonaises pour étrangler la première république socialiste.

L'histoire de l'Amérique moderne, civilisée, débute par une de ces grandes guerres réellement libératrices, réellement révolutionnaires, si rares parmi les innombrables guerres de rapine provoquées, comme la guerre impérialiste actuelle, par conflit entre les rois, les gros propriétaires fonciers, les capitalistes, pour le partage des territoires envahis ou des profits volés. Ce fut la guerre du peuple américain contre les brigands anglais qui opprimaient l'Amérique et la tenaient dans un esclavage colonial, de même que ces pieuvres « civilisées », aujourd'hui encore, oppriment et tiennent dans un esclavage colonial des centaines de millions d'hommes aux Indes, en Egypte et dans toutes les parties du monde.

Près de 150 ans se sont écoulés. La civilisation bourgeoise a porté ses fruits. L'Amérique a pris la première place parmi les pays libres et cultivés par le niveau de développement des forces productives du travail social, par l'emploi du machinisme et de toutes les merveilles de la technique moderne. Par ailleurs, elle est devenue aussi un des premiers pays par la profondeur de l'abîme qui sépare une poignée de milliardaires sans vergogne, vautrés dans la fange et le luxe, et des millions de travailleurs éternellement au bord de la misère. Le peuple américain, qui a donné au monde l'exemple d'une guerre révolutionnaire contre l'esclavage féodal, subit cette forme moderne d'esclavage qu'est l'esclavage capitaliste, salarié, que fait peser sur lui une poignée de milliardaires ; il a joué le rôle de bourreau à gages qui, dans l'intérêt de la canaille riche, a étranglé les Philippines en 1898 sous prétexte de les « libérer<sup>62</sup> » et, en 1918, étrangle la République socialiste de Russie sous prétexte de la « défendre » contre les Allemands.

Mais les quatre années de la boucherie impérialiste des peuples n'ont pas été vaines. Des faits évidents, indiscutables, ont entièrement démasqué la duperie dont le peuple est victime de la part des coquins des deux groupes de brigands, anglais et allemand. Le bilan de quatre années de guerre a montré ce qu'était la loi générale du capitalisme dans une guerre entre forbans pour le partage du butin : les plus riches et les plus forts ont le plus profité, le plus pillé ; les plus faibles ont été dépouillés, déchirés, écrasés, étranglés sans merci.

Les rapaces de l'impérialisme anglais étaient les plus forts quant au nombre de leurs « esclaves coloniaux ». Les capitalistes anglais n'ont pas perdu un pouce de « leurs » territoires (c'est-à-dire raflés au cours des siècles) : bien au contraire, ils ont fait main basse sur toutes les colonies allemandes en Afrique, sur la Mésopotamie et la Palestine, ils ont pris la Grèce à la gorge et entrepris de dépouiller la Russie.

Les forbans de l'impérialisme allemand étaient les plus forts quant au degré d'organisation et à la discipline de « leurs » troupes, mais les plus faibles sous le rapport des colonies. Ils ont perdu toutes leurs colonies, mais ils ont pillé la moitié de l'Europe, étranglé le plus grand nombre de petits pays et de peuples faibles. Quelle grande guerre « libératrice » de part et d'autre, n'est-il pas vrai ? Comme ils ont bien « défendu la patrie », les requins des deux groupes, les capitalistes anglo-français et allemands avec leurs valets, les social-chauvins, c'est-à-dire les socialistes passés du côté de « leur » bourgeoisie !

Les milliardaires américains étaient peut-être les plus riches et se trouvaient, géographiquement parlant, le plus en sécurité. Ce sont eux qui ont le plus gagné. Ils ont fait de tous les pays, même les plus riches, leurs tributaires. Ils ont raflé des centaines de milliards de dollars. Et chaque dollar porte des traces de boue : celle des sordides traités secrets conclus entre l'Angleterre et ses « alliés », entre l'Allemagne et ses vassaux, traités relatifs au partage du butin, traités d'« assistance » mutuelle pour opprimer les ouvriers et persécuter les socialistes internationalistes. Sur chaque dollar, il y a la boue des fournitures militaires « lucratives » qui, dans chaque pays, ont enrichi les riches et ruiné les pauvres. Chaque dollar porte des traces de sang, de cette mer de sang qu'ont versée les 10 millions de morts et les 20 millions de mutilés dans la grande, la noble, la sainte lutte libératrice livrée pour savoir qui, du brigand anglais ou du brigand allemand, s'appropriera la plus grande part de butin ; qui,

des bourreaux anglais et allemands, seront les *premiers* parmi les étrangleurs des peuples faibles du monde entier.

Si les forbans d'Allemagne ont battu tous les records par la férocité de leurs répressions militaires, ceux d'Angleterre ont battu tous les records non seulement par le nombre des colonies accaparées, mais aussi par le raffinement de leur abominable hypocrisie. La presse bourgeoise anglo-française et américaine déverse justement à l'heure actuelle, à des millions et des millions d'exemplaires, le mensonge et la calomnie sur la Russie, cherchant hypocritement à justifier la campagne de piraterie qu'elle a entreprise contre notre pays par le soi-disant désir de la « défendre » contre les Allemands !

Point n'est besoin de longs discours pour réduire à néant ce mensonge aussi odieux que vil : il suffira de rappeler un fait connu de tous. Quand les ouvriers de Russie eurent renversé leur gouvernement impérialiste, en octobre 1917, le pouvoir des Soviets, pouvoir des ouvriers et des paysans révolutionnaires, proposa ouvertement une paix juste, sans annexions ni contributions, une paix respectant entièrement l'égalité en droits de toutes les nations, et cette paix, il la proposa à *tous* les pays belligérants.

C'est justement la bourgeoisie anglo-française et américaine qui a repoussé notre proposition ; elle qui a même refusé d'entrer en conversations avec nous en vue d'une paix générale ! C'est *elle qui* a trahi les intérêts de tous les peuples, c'est elle qui a prolongé le carnage impérialiste !

C'est elle qui afin d'entraîner à nouveau la Russie dans la guerre impérialiste, s'est, dérobée à des pourparlers de paix et, de la sorte, a donné les coudées franches aux capitalistes d'Allemagne, non moins rapaces, qui ont imposé de force à la Russie la paix annexionniste de Brest-Litovsk !

On a peine à imaginer hypocrisie plus répugnante que celle de la bourgeoisie anglo-française et américaine rejetant sur nous la « responsabilité » de la paix de Brest-Litovsk. Ce sont les capitalistes des pays dont il dépendait de faire des pourparlers de Brest-Litovsk des négociations générales, en vue d'une paix générale, qui se font nos « accusateurs » ! Les charognards de l'impérialisme anglo-français, que le pillage des colonies et le carnage des peuples ont enrichis et qui prolongent la guerre depuis bientôt un an après Brest-Litovsk, ont aujourd'hui le front de *nous* « accuser », nous bolcheviks, qui avons proposé une paix juste à tous les pays ; *nous* qui avons déchiré, rendu publics et cloué au pilori les traités secrets criminels conclus entre l'ex-tsar et les capitalistes anglo-français<sup>63</sup>.

Les ouvriers du monde entier, de quelque pays qu'ils soient, sympathisent avec nous, nous acclament et nous applaudissent parce que nous avons rompu les chaînes de l'impérialisme et ses traités sordides ; parce que nous avons conquis notre liberté au prix des plus lourds sacrifices ; parce que nous, république socialiste martyrisée et ravagée par les impérialistes, nous sommes restés *en dehors* de la guerre impérialiste, et avons levé à la face du monde entier le drapeau de la paix, le drapeau du socialisme.

Quoi d'étonnant si la bande des impérialistes internationaux nous hait pour cette raison, s'ils nous « accusent », si tous les larbins des impérialistes, y compris nos socialistes-révolutionnaires de droite et nos menchéviks, nous « accusent » eux aussi ? Dans la haine que ces chiens de garde de l'impérialisme vouent aux bolcheviks, comme dans la sympathie des ouvriers conscients de tous les pays, nous puisons une assurance nouvelle dans la justesse de notre cause.

Celui-là n'est pas un socialiste qui ne comprend pas que pour vaincre la bourgeoisie, pour assurer le passage du pouvoir aux ouvriers, pour *déclencher* la révolution prolétarienne internationale, on ne peut et on *ne* doit s'arrêter devant aucun sacrifice, y compris celui d'une partie du territoire, celui qu'imposent de lourdes défaites infligées par l'impérialisme. Celui-là n'est pas un socialiste qui n'a pas prouvé par des *actes* qu'il était prêt à consentir les plus grands sacrifices de « sa » patrie, pourvu que la cause de la révolution socialiste progressât effectivement.

Au nom de « leur » cause, c'est-à-dire pour conquérir la domination mondiale, les impérialistes d'Angleterre et d'Allemagne n'ont pas hésité à ruiner entièrement et à étrangler nombre de pays, à commencer par la Belgique et la Serbie, et en continuant par la Palestine et la Mésopotamie. Quant aux socialistes, devraient-ils, au nom de « leur » cause, pour affranchir les travailleurs du monde entier du joug du capital, pour assurer une paix générale solide, attendre de voir s'ouvrir une route exempte de sacrifices ? Devraient-ils craindre d'engager le combat tant qu'un succès facile ne leur serait pas « garanti » ? Devraient-ils placer la sécurité et l'intégrité de « leur patrie »,

œuvre de la bourgeoisie, au-dessus des intérêts de la révolution socialiste universelle ? Mille fois méprisables les gredins du socialisme international, les larbins de la morale bourgeoise qui pensent de la sorte !

Les rapaces de l'impérialisme anglo-français et américain nous « accusent » d'« entente » avec l'impérialisme allemand. O hypocrites ! O gredins qui calomnient le gouvernement ouvrier tout en tremblant devant la sympathie que les ouvriers de « leur » propre pays manifestent pour nous ! Mais leur hypocrisie sera démasquée. Ils font mine de ne pas comprendre la différence qui existe entre une entente des « socialistes » avec la bourgeoisie (nationale et étrangère) *contre les ouvriers*, contre les travailleurs, et une entente conclue avec la bourgeoisie d'une couleur *contre la bourgeoisie* d'une autre couleur nationale, *pour la sauvegarde* des ouvriers qui ont triomphé de leur bourgeoisie, afin de permettre au prolétariat de tirer parti de l'antagonisme qui divise des différents groupements de la bourgeoisie.

Or, tout Européen saisit très bien cette différence, et le peuple américain, comme je le montrerai tout à l'heure, a appris à la « connaître » d'une manière particulièrement tangible au cours de son histoire. Il y a ententes et ententes, de même *qu'il y a fagots et fagots [En français dans le texte. (N.R.)]*, comme disent les Français.

Quand, en février 1918, les rapaces de l'impérialisme allemand eurent lancé leurs troupes contre la Russie désarmée qui, confiante dans la solidarité internationale du prolétariat, avait démobilisé avant que la révolution internationale ne fût tout à fait mûre, je n'hésitai pas un seul instant à m'« entendre » dans un certain sens avec des monarchistes français. Le capitaine français Sadoul, qui en paroles sympathisait avec les bolcheviks mais en fait servait corps et âme l'impérialisme français, me présenta l'officier français de Lubersac. « Je suis monarchiste ; mon seul but est la défaite de l'Allemagne », me déclara de Lubersac. *Cela va sans dire [En français dans le texte. (N.R.)]*, répondis-je. Ce qui ne m'empêcha pas le moins du monde de m'« entendre » avec de Lubersac au sujet des services que désiraient nous rendre des officiers français du génie pour faire sauter des voies ferrées afin d'entraver l'invasion allemande. C'est là l'exemple d'une « entente » qu'approuvera tout ouvrier conscient, d'une entente dans l'intérêt du socialisme. Nous échangeâmes une poignée de main, le monarchiste français et moi, chacun de nous sachant que son « partenaire » l'aurait fait pendre volontiers. Mais, momentanément, nos intérêts coïncidaient. Contre les requins allemands qui nous attaquaient, *nous* avons tiré parti dans l'intérêt de la révolution socialiste russe et internationale des intérêts contraires, non moins rapaces, *d'autres* impérialistes. Nous avons ainsi servi les intérêts de la classe ouvrière de Russie et des autres pays, nous avons renforcé le prolétariat et affaibli la bourgeoisie du monde entier ; nous avons manœuvré, ce qui est parfaitement légitime et obligatoire dans toute guerre, nous avons louvoyé, nous nous sommes repliés en attendant le moment où *achèverait de mûrir* la révolution prolétarienne qui montait rapidement dans nombre de pays avancés.

Et les requins de l'impérialisme anglo-français et américain auront beau écumer de rage, nous calomnier, dépenser des millions pour soudoyer les journaux social-patriotes — socialistes-révolutionnaires de droite, menchéviks et autres, — *je n'hésiterai pas un instant* à conclure une « entente » *de ce genre* avec les rapaces de l'impérialisme allemand si une attaque des troupes anglo-françaises contre la Russie nous y oblige. Et je sais très bien que ma tactique sera approuvée par le prolétariat conscient de Russie, d'Allemagne, de France, d'Angleterre, d'Amérique, bref, du monde civilisé tout entier. Cette tactique facilitera la révolution socialiste, hâtera sa venue, affaiblira la bourgeoisie internationale, renforcera les positions de la classe ouvrière en train de triompher d'elle.

Il y a longtemps que le peuple américain a appliqué cette même tactique pour le plus grand profit de sa révolution. Lorsqu'il menait sa grande guerre libératrice contre ses oppresseurs anglais, il avait également contre lui les oppresseurs français et espagnols auxquels appartenait alors une partie du territoire actuel des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Dans sa lutte difficile pour la libération, le peuple américain s'est « entendu », lui aussi, avec certains oppresseurs contre d'autres, afin d'affaiblir les oppresseurs et de renforcer ceux qui combattaient révolutionnairement l'oppression, dans l'intérêt de la *masse* opprimée. Le peuple américain a su mettre à profit la rivalité entre Français, Espagnols et Anglais ; il a même parfois combattu de concert avec les armées des oppresseurs français et espagnols contre les oppresseurs anglais ; il a triomphé d'abord des Anglais, puis s'est débarrassé (en partie à prix d'argent) des Français et des Espagnols.

La marche de l'histoire n'est pas aussi rectiligne que la perspective Nevski, disait le grand révolutionnaire russe Tchernychevski. Celui qui n'« admet » la révolution du prolétariat qu'« à la condition » qu'elle se déroule avec facilité et sans heurt ; que l'action commune des prolétaires des différents pays soit acquise d'emblée ; que l'éventualité des défaites soit exclue d'avance ; que la révolution suive une voie large, dégagée, bien droite ; qu'on n'ait pas, en marchant à la victoire, à faire parfois les plus grands sacrifices, à « résister dans une forteresse assiégée » ou à se frayer un passage par d'étroits sentiers de montagne, impraticables, tortueux et pleins de périls

— celui-là n'est pas un révolutionnaire, celui-là ne s'est pas affranchi du pédantisme de l'intellectuel bourgeois, celui-là glissera toujours, pratiquement, dans le camp de la bourgeoisie contre-révolutionnaire comme nos socialistes-révolutionnaires de droite, nos menchéviks et même (bien que plus rarement) nos socialistes-révolutionnaires de gauche.

A la suite de la bourgeoisie, ces messieurs se plaisent à nous imputer le « chaos » de la révolution, la « ruine » de l'industrie, le chômage et le manque de pain. Que d'hypocrisie dans ces accusations de la part de ceux qui ont acclamé et soutenu la guerre impérialiste, ou se sont « entendus » avec Kérénski qui poursuivait cette guerre ! C'est la guerre impérialiste qui a entraîné toutes ces calamités. La révolution engendrée par la guerre ne peut manquer de connaître des difficultés et des souffrances incroyables, héritées d'une longue guerre dévastatrice, réactionnaire, qui a massacré les peuples. Nous accuser de la « ruine » de l'industrie ou de « terrorisme », c'est faire preuve d'hypocrisie ou bien d'un pédantisme obtus, d'une incapacité de comprendre les conditions essentielles de cette lutte de classe farouche, exacerbée à l'extrême, qu'est la révolution.

Au fond, les « accusateurs » de ce genre, s'ils « reconnaissent » la lutte de classe, ne la reconnaissent qu'en paroles ; en fait, ils donnent constamment dans l'utopie philistine d'une « entente » et d'une « collaboration » des classes. Car à l'époque de la révolution, la lutte des classes a pris nécessairement, inéluctablement, toujours et dans tous les pays, la forme d'une *guerre civile* ; et une guerre civile est inconcevable sans les pires destructions, sans la terreur, sans des restrictions apportées à la démocratie formelle dans l'intérêt de la guerre. Seuls des curés mielleux — qu'ils soient chrétiens ou « laïques » comme les socialistes parlementaires, les socialistes de salon, — peuvent ne pas voir, ne pas comprendre, ne pas sentir cette nécessité. Seuls des « hommes sous cloche de verre », inertes, peuvent, pour cette raison, se détourner de la révolution au lieu de s'élancer passionnément et résolument au combat quand l'histoire exige que les problèmes majeurs de l'humanité soient tranchés par la lutte et par la guerre.

Le peuple américain possède une tradition révolutionnaire dont ont hérité les meilleurs représentants du prolétariat américain qui, à maintes reprises, ont affirmé leur entière sympathie pour nous autres, bolcheviks. Cette tradition, c'est la guerre d'affranchissement contre les Anglais au XVIII<sup>e</sup> siècle, puis la guerre de Sécession du XIX<sup>e</sup> siècle. A certains égards, si l'on s'en tient à la « ruine » de quelques branches de l'industrie et de l'économie nationale, l'Amérique a été, en 1870, rejetée *en arrière* par rapport à 1860. Mais seul un pédant, un crétin fini pourrait nier pour *cette* raison l'immense portée progressiste et révolutionnaire, l'importance historique de la guerre de Sécession de 1863-1865 en Amérique<sup>64</sup> !

Les porte-parole de la bourgeoisie comprennent que l'abolition de l'esclavage des Noirs, le renversement du pouvoir des esclavagistes méritaient bien que le pays connût de longues années de guerre civile, toutes les ruines, les destructions, la terreur inséparables d'une guerre. Mais aujourd'hui, lorsqu'il s'agit d'une tâche infiniment plus haute, celle de l'abolition de l'esclavage *salarié*, capitaliste, du renversement du pouvoir de la bourgeoisie, les porte-parole et les avocats de cette dernière, ainsi que les socialistes réformistes intimidés par elle et qui se déroberont à la révolution ne peuvent ni ne veulent comprendre la nécessité et la légitimité de la guerre civile.

Les ouvriers américains ne suivront pas la bourgeoisie. Ils seront avec nous, pour la guerre civile contre la bourgeoisie. L'histoire du mouvement ouvrier, en Amérique comme dans le monde entier, me confirme dans cette conviction. Je me rappelle aussi les paroles d'Eugène Debs, un des chefs les plus aimés du prolétariat américain, qui écrivait dans *l'Appel à la Raison* (*Appeal to Reason*<sup>65</sup>) — à la fin de 1915, je crois — dans son article « What shall I fight for » (Pour quoi je me battraï), — (j'ai cité cet article au début de 1916 à une réunion publique ouvrière tenue à Berne, en Suisse [*Voir V. Lénine, Œuvres, t. 22, pp. 134-135. (N.R.)*]). Il disait que lui, Debs, se ferait fusiller plutôt que de voter des crédits pour la guerre actuelle, criminelle et réactionnaire ; que lui, Debs, ne connaissait qu'une seule guerre sainte et légitime aux yeux des prolétaires, — la guerre contre les capitalistes, la guerre pour affranchir l'humanité de l'esclavage salarié.

Que Wilson, ce leader des milliardaires américains, ce valet des requins capitalistes, ait fait jeter Debs en prison, n'est pas pour m'étonner. La bourgeoisie aura beau sévir contre les vrais internationalistes, contre les vrais représentants du prolétariat révolutionnaire ! Plus elle est enragée et féroce, et plus est proche le jour de la révolution prolétarienne victorieuse.

On nous rend responsables des ruines qu'a causées notre révolution !... Et qui donc nous accuse ? Les larbins de la bourgeoisie, de cette bourgeoisie qui, après quatre années de guerre impérialiste, a presque anéanti la culture européenne et réduit l'Europe à la barbarie, à la sauvagerie, à la famine. Elle voudrait aujourd'hui, cette bourgeoisie, que nous ne fassions pas la révolution au milieu de ces destructions, parmi les décombres de la

culture, les décombres et les ruines amoncelées par la guerre, avec des hommes que la guerre a rendus sauvages ! Oh ! que cette bourgeoisie est humaine et équitable !

Ses valets nous accusent de terrorisme... Les bourgeois anglais ont oublié 1649 et les Français 1793<sup>66</sup>. La terreur était juste et légitime quand la bourgeoisie l'appliquait en sa faveur contre les féodaux. Elle est monstrueuse et criminelle quand les ouvriers et les paysans pauvres ont osé l'appliquer contre la bourgeoisie ! La terreur était juste et légitime quand elle était mise en œuvre pour substituer une minorité exploiteuse à une autre. Elle est monstrueuse et criminelle dès qu'elle est mise en œuvre pour aider au renversement de *toute* minorité exploiteuse, dans l'intérêt d'une majorité réellement immense, dans l'intérêt du prolétariat et du semi-prolétariat, de la classe ouvrière et de la paysannerie pauvre !

La bourgeoisie impérialiste internationale a fait exterminer 10 millions d'hommes et estropier 20 millions d'autres dans « sa » guerre, déchaînée pour savoir qui, des rapaces anglais ou allemands, dominera le monde.

Si *notre* guerre, la guerre des opprimés et des exploités contre leurs oppresseurs et leurs exploités, entraîne un demi-million ou un million de victimes dans tous les pays, la bourgeoisie dira que les premiers sacrifices étaient légitimes et les seconds criminels.

Le prolétariat, lui, sera d'un tout autre avis.

A l'heure actuelle, parmi les horreurs de la guerre impérialiste, il se pénètre pleinement, et de façon concrète, de cette grande vérité qu'enseignent toutes les révolutions, vérité qu'ont léguée aux ouvriers leurs plus grands éducateurs, les fondateurs du socialisme moderne. Cette vérité, c'est que la révolution ne peut réussir sans *écraser la résistance des exploités*. Nous autres, ouvriers et paysans travailleurs, nous étions tenus, une fois maîtres du pouvoir, d'écraser la résistance des exploités. Nous sommes fiers de l'avoir fait et de continuer à le faire. Nous regrettons de ne pas le faire avec assez de fermeté et de résolution.

Nous savons que dans tous les pays la résistance furieuse de la bourgeoisie contre la révolution socialiste est inévitable, et qu'elle *grandira* à mesure que grandira la révolution. Le prolétariat brisera cette résistance, il deviendra définitivement capable de vaincre et d'exercer le pouvoir au cours même de la lutte contre la bourgeoisie récalcitrante.

La presse bourgeoise vénale peut claironner sur tous les toits chaque faute commise par notre révolution. Nos fautes ne nous font pas peur. Les hommes ne sont pas devenus des saints du fait que la révolution a commencé. Les classes laborieuses opprimées, abêties, maintenues de force dans l'étau de la misère, de l'ignorance, de la barbarie pendant des siècles, ne peuvent accomplir la révolution sans commettre d'erreurs. Et, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, on ne peut enfermer dans un cercueil le cadavre de la société bourgeoise et l'enterrer. [Voir V. Lénine, *Œuvres*, t. 27, p. 461. (N.R.)] Le capitalisme abattu pourrit, se décompose parmi nous, infectant l'air de ses miasmes, empoisonnant notre vie ; ce qui est ancien, pourri, mort, s'accroche par des milliers de fils et de liens à tout ce qui est nouveau, frais, jeune, vivant.

Pour cent erreurs commises par nous et que vont claironnant partout la bourgeoisie et ses larbins (nos menchéviks et nos socialistes-révolutionnaires de droite y compris), on compte dix mille actes grands et héroïques, d'autant plus grands et héroïques qu'ils sont simples, effacés, enfouis dans l'existence quotidienne d'un quartier ouvrier ou d'un village perdu, qu'ils sont accomplis par des hommes qui n'ont pas l'habitude (ni la possibilité) de crier sur les toits chacun de leur succès.

Mais si même c'était le contraire — bien que je sache qu'une telle hypothèse serait inexacte, — si même pour cent actes justes on comptait dix mille erreurs, notre révolution n'en serait pas moins, — *et elle le sera devant l'Histoire*, — grande et invincible, car *pour la première fois*, ce n'est pas une minorité, ce ne sont pas uniquement les riches, uniquement les couches instruites, c'est la masse véritable, l'immense majorité des travailleurs qui édifient *eux-mêmes* une vie nouvelle, tranchent, *en se fondant sur leur propre expérience*, les problèmes si ardues de l'organisation socialiste.

Chaque erreur dans ce travail-là, dans ce travail qu'exécutent de la façon la plus consciencieuse et la plus sincère des dizaines de millions de simples ouvriers et paysans pour transformer toute leur existence, chacune de ces défaillances vaut des milliers et des millions de succès « infaillibles » de la minorité exploiteuse, de succès remportés dans l'art de duper et de gruger les travailleurs. Car *ce n'est qu'au prix* de ces erreurs que les ouvriers

et les paysans *apprendront* à bâtir une vie nouvelle, apprendront à se *passer* des capitalistes ; ce n'est qu'ainsi qu'ils se frayeront un chemin — à travers mille obstacles — vers le triomphe du socialisme.

Ils commettent des erreurs dans leur oeuvre révolutionnaire, nos paysans qui, d'un seul coup, dans la nuit du 25 au 26 octobre (vieux style) 1917, ont aboli toute propriété privée de la terre<sup>67</sup> et qui à présent, mois après mois, malgré d'immenses difficultés et en corrigeant eux-mêmes leurs fautes, mènent à bien pratiquement la tâche si ardue d'organiser les conditions nouvelles de la vie économique, de lutter contre les koulaks, d'assurer la terre aux *travailleurs* (et non aux richards), de passer à la grande agriculture *communiste*.

Ils commettent des erreurs en accomplissant leur oeuvre révolutionnaire, nos ouvriers qui, en l'espace de quelques mois, ont nationalisé presque toutes les fabriques et usines importantes, et qui apprennent, par un dur effort de chaque jour, cette chose nouvelle pour eux qu'est la gestion d'industries entières, mettent en marche les exploitations nationalisées en surmontant la formidable résistance de la routine, de l'esprit petit-bourgeois, de l'égoïsme, et posent pierre par pierre le fondement de *nouveaux* rapports sociaux, d'une *nouvelle* discipline du travail, d'une *nouvelle* autorité des syndicats ouvriers sur leurs adhérents.

Ils commettent des erreurs en accomplissant leur oeuvre révolutionnaire, nos Soviets créés dès 1905 par le puissant élan des masses. Les Soviets ouvriers et paysans constituent un nouveau *type* d'Etat, un *type* nouveau et supérieur de démocratie ; ils sont la forme que revêt la dictature du prolétariat, un moyen d'administrer l'Etat *sans* la bourgeoisie et *contre* la bourgeoisie. Pour la première fois, la démocratie est ici au service des masses, au service des travailleurs ; elle a cessé d'être une démocratie pour les riches, ce qu'elle reste dans toutes les républiques bourgeoises, même les plus démocratiques. Pour la première fois, les masses populaires entreprennent l'instauration, à l'échelle d'une centaine de millions d'hommes, de la dictature des prolétaires et des semi-prolétaires, tâche sans l'exécution de laquelle *il ne saurait être* question de socialisme.

Qu'importe si les pédants ou tous ceux qui sont irrémédiablement bourrés de préjugés démocratiques bourgeois ou parlementaires secouent la tête, perplexes, devant nos Soviets, se récriant par exemple contre l'absence d'élections directes. Ces gens-là n'ont rien appris ni rien oublié au cours des grands bouleversements de 1914-1918. L'union de la dictature du prolétariat et d'une démocratie nouvelle, pour les travailleurs, — de la guerre civile et de la participation la plus large des masses à la politique, — pareille union ne se réalise pas d'emblée, et ne cadre pas avec les formes éculées d'un démocratisme parlementaire routinier. Un monde nouveau, le monde du socialisme — voilà comment se présente à nous la République des Soviets. Aussi, rien d'étonnant si ce monde ne naît point de toutes pièces, d'un seul coup, comme Minerve sortant de la tête de Jupiter.

Alors que les vieilles constitutions démocratiques bourgeoises s'étendaient, par exemple, sur l'égalité formelle et sur le droit de réunion, notre Constitution soviétique, prolétarienne et paysanne, rejette l'hypocrisie d'une égalité toute formelle. Quand les républicains bourgeois renversaient les trônes, ils ne se souciaient nullement de l'égalité formelle des monarchistes et des républicains. Quand il s'agit de jeter bas la bourgeoisie, seuls des traîtres ou des crétiens peuvent réclamer l'égalité formelle pour la bourgeoisie. Dès l'instant où les meilleurs édifices sont tous accaparés par la bourgeoisie, la « liberté de réunion » pour les ouvriers et les paysans ne vaut pas un rouge liard. Nos Soviets *ont enlevé* aux riches tous les beaux édifices, à la ville et à la campagne, et les ont *tous remis* aux ouvriers et aux paysans pour en faire le siège de *leurs* associations et y tenir leurs réunions. Telle est *notre* liberté de réunion — pour les travailleurs ! Telles sont la raison d'être et la substance de notre Constitution soviétique, de notre Constitution socialiste<sup>68</sup> !

C'est pourquoi nous sommes tous si profondément convaincus que quelles que soient les épreuves qui s'abattent encore sur notre république des Soviets, *elle est invincible*.

Elle est invincible, car chaque coup porté par l'impérialisme furieux, chaque défaite qui nous est infligée par la bourgeoisie internationale, entraînent dans la lutte des couches toujours nouvelles d'ouvriers et de paysans, les instruisent au prix des plus grands sacrifices, les aguerrissent, suscitent un nouvel héroïsme au sein des masses.

Nous savons que votre aide, camarades ouvriers américains, se fera peut-être encore bien attendre, car la marche de la révolution dans les divers pays se poursuit sous des formes différentes, à un rythme différent (et il ne peut en être autrement). Nous savons que malgré sa montée rapide ces derniers temps, la révolution prolétarienne en Europe peut ne pas éclater dans les semaines à venir. Nous misons sur la nécessité inéluctable de la révolution internationale, mais cela ne signifie nullement que nous misions comme des benêts sur la nécessité inéluctable de la révolution à bref délai et à date *fixe*. Nous avons connu, en 1905 et en 1917, deux grandes révolutions dans notre pays, et nous savons que les révolutions ne se font ni sur commande, ni après entente préalable. Nous

savons que les circonstances ont mis en avant *notre* détachement, le détachement russe du prolétariat socialiste, non en raison de nos mérites, mais par suite d'un retard particulier à la Russie, et que certaines révolutions auront peut-être à essuyer des défaites *avant* que n'éclate la révolution internationale.

Néanmoins, nous savons très bien que nous sommes invincibles, car le carnage impérialiste n'abattra pas l'humanité ; c'est elle qui en viendra à bout. *Notre pays*, le premier, a *brisé* le carcan de la guerre impérialiste. Nous avons enduré les plus lourds sacrifices en luttant pour détruire ce carcan, mais nous l'avons *brisé*. Nous sommes *en dehors* des servitudes impérialistes, nous avons levé à la face du monde entier le drapeau de la lutte pour le renversement complet de l'impérialisme.

Nous nous trouvons comme dans une forteresse assiégée tant que les autres détachements de la révolution socialiste internationale ne sont pas venus à notre aide. Mais ces détachements *existent*, ils sont *plus nombreux* que les nôtres ; ils se développent, ils grandissent, ils se renforcent à mesure que l'impérialisme poursuit ses atrocités. Les ouvriers rompent avec les social-traîtres, les Gompers, les Henderson, les Renaudel, les Scheidemann, les Renner. Ils se rallient, peu à peu mais sûrement, à la tactique communiste, bolchevique, à la révolution prolétarienne qui seule peut sauver la culture et l'humanité en péril.

Bref, nous sommes invincibles, car la révolution prolétarienne mondiale est invincible.

20 août 1918

« *Pravda* » n° 178, le 22 août 1918

N. Lénine

V. Lénine, *Œuvres*, t. 28, pp. 57-71

**61.** *La Lettre aux ouvriers américains* fut publiée (avec abréviations) en anglais en décembre 1918 dans les organes de l'aile gauche du Parti socialiste d'Amérique : la revue *The Class Struggle* (Lutte de classes), publiée à New York, et l'hebdomadaire *The Revolutionary Age* (Époque révolutionnaire), édité à Boston avec la collaboration de John Reed et San Katayama. Par la suite, elle fut publiée en brochure et reproduite maintes fois dans la presse périodique américaine et de l'Europe occidentale.

**62.** En avril 1898, les impérialistes américains cherchant à utiliser à leurs fins le mouvement de libération nationale à Cuba et aux Philippines contre les colonisateurs espagnols, engagèrent les hostilités contre l'Espagne. Sous prétexte d'aider le peuple des Philippines qui proclama son pays République indépendante, ils débarquèrent leurs troupes sur les îles. Par le traité de paix, signé le 10 décembre 1898 à Paris, l'Espagne vaincue céda les Philippines aux U.S.A. En février 1899, les impérialistes américains attaquèrent perfidement la République des Philippines. Une guérilla contre les envahisseurs se déploya largement dans les îles. En 1901, le mouvement de libération nationale fut écrasé et les Philippines tombèrent sous la dépendance coloniale des U.S.A.

**63.** Il s'agit du « Décret sur la Paix » ratifié par le IIe Congrès des Soviets de Russie, le 25 octobre (8 novembre) 1917.

**64.** *La guerre de sécession de 1861-1865 aux U.S.A.* mit aux prises les États du Nord et du Sud, les esclavagistes du Sud voulant maintenir et étendre l'esclavage.

**65.** *Appeal to Reason* (Appel à la raison), quotidien des socialistes américains fondé en 1895 à Jirard, État de Kansas. Le journal propageait les idées socialistes et jouissait d'une grande popularité parmi les ouvriers. Pendant la Première Guerre mondiale adopta une position internationaliste. L'article de J. Debs fut publié dans le journal le 11 septembre 1915. Le titre de l'article que Lénine cite, sans doute, de mémoire, fut : «When I shall fight » (Quand je vais lutter).

**66.** Il s'agit de la Révolution bourgeoise anglaise du XVIIe siècle et de la Révolution bourgeoise française de la fin du XVIIIe



siècle.

**67.** Le Décret sur la terre en date du 26 octobre (8 novembre) 1917, qui proclama la confiscation de la terre seigneuriale et abolit la propriété privée de la terre, réalisa la nationalisation de la terre en Russie soviétique.

**68.** La Constitution de la R.S.F.S.R. fut ratifiée par le Ve Congrès des Soviets de Russie, le 10 juillet 1918. Un rôle de premier plan dans sa mise au point revient à Lénine.